

NUMERO 387

Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde— PHILIPPE SOLLERS
Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix — AGNÈS AFLALO

www.lacanquotidien.fr

Lacan Quotidien



Bienheureuse Belgique !

M'enfin ! (3), la chronique belge d'Yves Depelsenaire



Une chronique belge ! J'avoue que j'ai hésité à répondre favorablement à cette invitation de Lacan quotidien. Une chronique porteña ou carioca, un flash de New-York, une lettre de Kiev, voilà qui a de l'allure, mais une chronique belge...

Pourquoi pas une « histoire belge », de celles qui faisaient tant rire les Français, il n'y a pas si longtemps.

Mais les temps ont changé, j'en conviens. En France, le Belge aujourd'hui a la cote ! Déguster des frites et boire une Leffe, c'est très tendance. Mieux : les Français, parisiens en particulier, fantasment volontiers sur les Belges. Ils s'extasient devant les scarabées de Jan Fabre ou les cochons tatoués de Wim Delvoye, les chorégraphies d'Ana de Keersmaker, les leçons de Stromae, les films des frères Dardenne, les costumes de Dries Van Noten et les dribbles d'Eden Hazard. Soudain, les Belges leur apparaissent décalés, inventifs, fantaisistes. Sexuellement, ils seraient même complètement décoincés ! Ah ! qu'il serait beau d'être belge ! Belge et heureux, tel Philippe Geluck (heureux se dit *geluck* en flamand) et son Chat ! Cet enthousiasme ne laisse pas de m'étonner, moi qui ai vécu plusieurs années à Paris, en y redoutant longtemps les moqueries pour mon accent wallon.

De retour en Belgique, je nourris pendant plusieurs années le rêve de revenir à Paris. Le ciel m'apparaissait bas, Bruxelles une ville laide et provinciale. Rien ne m'exaspérait autant que les chantages de la « belgitude ». Je me régalais des sarcasmes de Baudelaire dans sa *Pauvre Belgique*. Henri Michaux, mon poète préféré, n'avait jamais remis les pieds à Namur, sa ville natale, lui !

Et me voilà maintenant occupé à rédiger une chronique belge ! M'enfin !

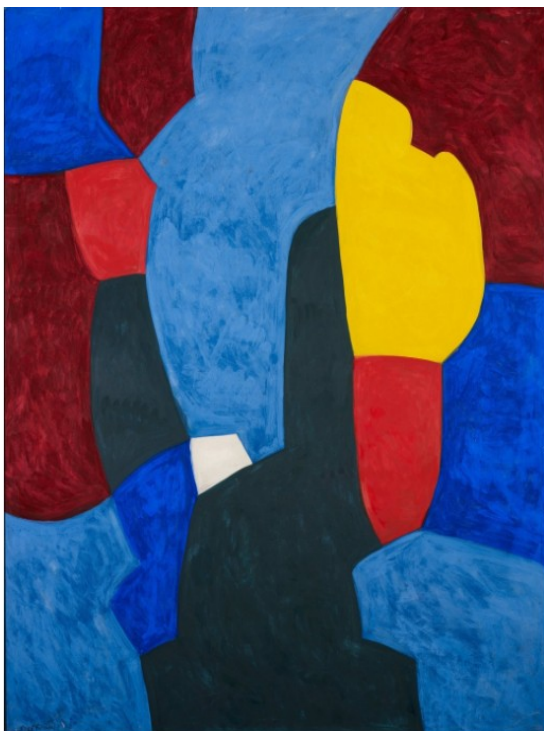
Par la grâce du Thalys - une heure vingt de voyage contre trois heures naguère - Paris et Bruxelles se sont heureusement beaucoup rapprochés. Mais je dois faire part d'un sentiment assez surprenant : quelque chose s'est comme inversé ces dernières années. Bruxelles s'est internationalisée cependant que la France, morose, se repliait sur elle-même à vue d'œil dans son « identité malheureuse ». Après Lacan, Deleuze, Foucault, c'était l'heure des Ferry, Comte Sponville, Onfray ! Et en art, celle de la célébration des maîtres anciens. Bruxelles au contraire devenait une sorte de petit Berlin. Un signe de ce mouvement ne trompe pas : la venue en grand nombre de jeunes artistes français, plasticiens, acteurs, performeurs, musiciens à la recherche d'un air nouveau. Au CPCCT de Bruxelles, nous accueillons régulièrement certains d'entre eux !

Bruxelles n'est donc pas seulement le refuge des Français - Tapie, Arnault, Depardieu... - qui veulent échapper à l'impôt sur la fortune. Il y a les artistes, il y a aussi un nombre important d'étudiants français, en particulier en médecine ou en kinésithérapie, et les fonctionnaires européens. On trouve aussi pas mal de jeunes français employés dans l'hôtellerie ou la restauration. Au total, cela donne pour la seule ville de Bruxelles, cent vingt mille ressortissants français, ce qui en fait la communauté étrangère la plus importante, devant les Marocains (quatre-vingt mille). Pratiquement autant que les Espagnols, les Portugais, les Italiens, les Grecs et les Turcs réunis. J'imagine combien Baudelaire en serait effaré. Mais il est vrai que *la forme d'une ville change plus vite que le cœur d'un mortel...*



Poliakoff, l'itération d'Un-tableau

par Alice Ha Pham



Serge Poliakoff, dans la lignée de Mondrian, de Freundlich ou encore de Kandisky – avec ses cercles concentriques –, illustre remarquablement le *Yad'lun*¹ que Lacan tire de sa lecture de Platon. L'exposition « Le rêve des formes »², qui vient de s'achever au Musée d'Art Moderne de Paris, a su le révéler tout au long d'un parcours à travers les œuvres abstraites de l'artiste.

Les compositions de Poliakoff, qui semblent se répéter inlassablement, invitent à la méditation et au silence. La trame, l'agencement d'Un-tableau s'y

décline à l'infini. Il s'agit, en effet, tout au long de l'exposition de se laisser mener par les variations d'une même composition : une forme centrale en deux ou trois parties, sorte de clé de voûte du tableau, permet une division de celui-ci, des formes imbriquées rayonnent autour de ce centre, des couleurs plus ou moins vives se répondent et s'harmonisent. L'apparente unité des œuvres masque une multiplicité de possibilités, d'arrangements de couleurs et de formes. L'exposition met ainsi en exergue la grande rigueur et l'application de l'artiste à la construction d'Un-tableau : « Un tableau, trois tableaux, mille tableaux, c'est la même chose »³, affirmait le peintre, tableaux à l'appui.

L'exil

Serge Poliakoff est le treizième, et avant dernier, enfant d'une grande famille tzigane russe, peu conventionnelle, qui participa à l'émergence d'une nouvelle bourgeoisie tzigane. Son père, kirghize, est un riche éleveur de chevaux, il fournit la cavalerie du tsar. Sa mère, fille d'un propriétaire terrien, est une fervente pratiquante, elle fréquente assidument l'église russe –berceau de l'inspiration picturale iconographique de Poliakoff. Par ailleurs, la famille est célèbre pour le chœur tzigane Poliakoff créé par l'un de ses oncles. Serge Poliakoff est ainsi baigné, de toujours, par un univers intellectuel et artistique prestigieux, choyé par ses aînés qui l'initient et le sensibilisent à la littérature, à la musique et à la peinture.

Lorsque la révolution russe éclate, Serge Poliakoff quitte Moscou – il est alors âgé de 18 ans – puis, quelque temps plus tard, il fuit la Russie durant le grand exode russe. Après un long périple, il arrive à Paris en 1923 et y demeure jusqu'à la fin de sa vie. En quittant Moscou, Poliakoff fait le choix radical de l'exil, afin de rester en vie et libre. Il quitte toute sa famille brutalement sans même pouvoir lui dire au revoir. Et cette décision le laisse définitivement seul. De cette perte, de cette rupture dans sa vie il parle peu. Homme taiseux et pudique c'est dans le silence qu'il peint. « Quand un tableau est silencieux, cela signifie qu'il est réussi. Certains de mes tableaux commencent dans le tumulte. Ils sont explosifs. Mais je ne suis satisfait que lorsqu'ils deviennent silencieux. Une forme doit s'écouter et non pas se voir. »⁴

Peintre solitaire

Poliakoff résumait sa création et son rapport à l'art abstrait par une formule : « Lion chasse seul ». Cette solitude de l'Un-Tout-Seul se perçoit dans son œuvre. L'exil traumatique et le silence qui l'accompagne font le terreau de la création abstraite de Poliakoff. Le hors-sens de l'arrachement et du manque ne peut être nommé, il n'y a que la peinture qui en permet l'écriture. Poliakoff trouve dans la peinture une manière singulière de dire silencieusement, cherchant chaque fois dans ses compositions leur capacité à dégager « un silence absolu ».

Sans être sa vocation première –il était guitariste– la peinture, comme rencontre contingente, vient faire nouage. Préparant son exposition, quelques mois avant sa mort, Poliakoff écrit « Physiquement je suis russe, spirituellement je suis peintre français ; si je n'étais pas venu à Paris peut-être je ne serais pas peintre. »⁵. Si Poliakoff n'était pas venu à Paris, il ne serait peut-être pas devenu peintre, s'il n'avait pas eu à quitter sa famille et fuir son pays, il n'aurait peut-être pas eu recours à cette inlassable écriture à nulle autre pareille. « L'Un surgit comme de l'effet du manque »⁶, nous apprend Lacan dans *...ou pire*, « il est la réitération du manque. »⁷. La présence de ce manque permet de comprendre ce qui est inhérent à la répétition, ce que répète cette répétition. Selon Poliakoff, « Chacun des grands peintres ne développe qu'un thème. Ce thème, loin d'être superficiel, vient des profondeurs et la quantité des œuvres exécutées ne l'épuise pas. »⁸

Yad'lun chez Poliakoff

L'inlassable création picturale de Poliakoff nous enseigne combien, pour lui, la peinture abstraite était un mode de dire l'indicible : « Beaucoup de gens disent que dans la peinture abstraite, il n'y a rien. Quant à moi, je sais que si ma vie était trois fois plus longue, elle ne m'aurait pas suffi à dire tout ce que j'y vois. »⁹



En 1964, Poliakoff illustre *Le Parménide*¹⁰ de Platon. C'est la seule œuvre qu'il illustrera, et cela n'est sans doute pas sans lien avec le fait qu'il ait pu trouver dans ce texte une certaine résonance avec sa peinture. En effet, dans *Le Parménide*, Platon met en rapport l'Un et l'être à travers une série d'hypothèses contradictoires « si l'Un est... », « si l'Un n'est pas... ». Alors que la première série aboutit à l'impossibilité que l'Un existe, Platon arrive finalement à la conclusion que « dans l'hypothèse où il n'y a pas de Un, rien n'est », faisant ainsi de l'Un un préalable à l'être ou plus exactement à l'existant. L'Un fait surgir un « il y a », un « c'est ça ! » comme premier. Dans *...ou pire*, en 1972, Lacan formalise son fameux *Yad'lun*, à partir de sa lecture du *Parménide*, introduisant là ce que nous avons coutume d'appeler dans notre champ le dernier enseignement de Lacan. « *Le Parménide*, c'est l'Un qui se dit »¹¹, nous apprend Lacan.



Le tableau réitéré de Poliakoff est un « c'est ça ! », et soutenant ce point de résonance platonicien, nous pourrions dire qu'en quelque sorte, chez Poliakoff, *le tableau est l'Un qui se peint*. La création abstraite de l'artiste, en tant que sinthome, est pure itération de l'Un.



L'itération du tableau

L'itération est ce qui soutient l'action du *Yad'lun*, du réel, dans le *parlêtre*. *Yad'lun* est un noyau de jouissance, opaque, hors sens, qui ne cesse pas de s'écrire. C'est une formule qui se répète avec insistance. Ça « itère sans rime ni raison »¹², précise J.-A. Miller dans son cours « L'Être et l'Un ». L'itération de l'Un, d'un bout de réel, est une écriture. Elle cerne l'innommable qui se manifeste en silence. Le sujet de par ce point de réel qui échappe à toute articulation du langage a accès à une certaine sérénité, au rétablissement d'une homéostasie supérieure. Ce *Yad'lun*, sorte de ritournelle singulière du bonheur, est orienté par un *c'est ça !* Comme le souligne J.-A. Miller : « La répétition, ce n'est pas ça, ça rate et ça se répète ; l'itération, à l'inverse c'est tellement ça... »¹³ Derrière la répétition, l'*automaton*, qui rate, il y a de l'Un ! En répétant, ce que le sujet ne rate pas c'est le pur mouvement de répétition, c'est l'acte de répéter. Et c'est dans ce *répétant*, dans cette pure itération que la jouissance siège. Cette jouissance du même, qui vise l'homéostasie, Lacan l'appelle le Un de jouissance.

« Un tableau, trois tableaux, mille tableaux... »¹⁴ est le sinthome comme *et cætera* de Poliakoff. En peignant, il répète inlassablement Un-tableau, et c'est cette pure itération qui fait son art. Tel dans *Le Parménide* de Platon, dans les tableaux de Poliakoff « c'est l'Un qui se dit ».¹⁵

Parménide (Poliakoff & Schneider XIX-XXVI).

1. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XIX, ...ou pire, Paris, Seuil, 2011.
2. Serge Poliakoff, *Le rêve des formes*, du 18 octobre 2013 au 14 février 2014 au Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris.
3. Poliakoff S., *Le Monde*, 1^{er} septembre 1967.
4. Ragon M., *Poliakoff*, Paris, Le musée de Poche, 1956.
5. Poliakoff S., dans le livre d'or du marchand de couleurs Estève, 1968.
6. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XIX, ...ou pire, *op. cit.*, p. 158.
7. *Ibid.*, p.161.
8. Poliakoff S., carnet de *Pensées*, Saint-Gall, Éditions Im Erker, 1973.
9. Poliakoff S., *Poliakoff Le rêve de formes*, Beaux Arts éditions, Paris, 2013, p. 36.
10. Platon, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1950.
11. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XIX, ...ou pire, *op. cit.*, p.185.
12. Miller J-A., « L'orientation lacanienne. L'être et l'Un », leçon du 4 mai 2011, inédit.
13. *ibid.*, leçon du 30 juin 2011.
14. Poliakoff S., *Le Monde*, 1^{er} septembre 1967.
15. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XIX, ...ou pire, *op. cit.*



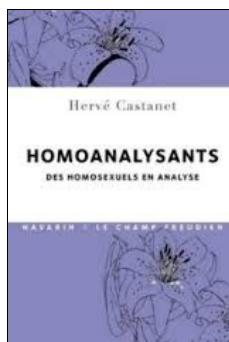
Psychanalyse et homosexualités au XXIème siècle

Le jeudi 3 avril, soirée « Genre et psychanalyse » de l'Envers de Paris

Le père de la psychanalyse était, comme on dit aujourd'hui, « *gay-friendly* ». Celles et ceux qui s'autorisent de Freud, et du retour à Freud de Lacan, le savent. Mais on a pu dire la psychanalyse hétéronormative, lui faire le reproche d'avoir stigmatisé des conduites considérées comme déviantes. Elle aurait même voulu soigner et ramener dans le droit (entendez *straight*) chemin ceux qui sortaient du rang de la dite « maturité sexuelle ». D'ailleurs, aujourd'hui encore, certains de ses praticiens se retranchent derrière l'ordre symbolique pour rasseoir une morale. Parmi eux, d'aucuns estiment qu'autoriser les amours « *contra naturam* » à fonder une famille mettrait la société tout entière en péril. D'autres, pleurant le déclin de l'Œdipe, ont préféré se tapir dans leur silencieuse attention flottante et ne pas prendre parti face à la légalisation par le mariage des amours homosexuelles.

Envisager la psychanalyse sous cet angle, c'est rater ce qu'elle a de foncièrement subversif à ne pas résorber la solution singulière d'un parlêtre face au non rapport sexuel dans une norme qui vaudrait pour tous.

Dire Freud « *gay-friendly* », c'est le dire ouvert, sans être militant pour autant. Mais, plutôt, capable de rassurer une mère éplorée devant les inévitables penchants de son fils, en mesure d'affronter les réparties cinglantes de la jeune homosexuelle, prêt aussi à accueillir parmi ses élèves les soi-disant « invertis ». Bref, décidé à s'interroger sur la non-évidence de l'hétérosexualité comme de l'homosexualité. Toujours prompt à saisir, au cas par cas, comment la rencontre avec le sexuel vient faire trauma.



Deux publications récentes, issues des travaux de membres de l'École de la Cause freudienne, témoignent d'un tel état d'esprit. Elles signent une orientation, à un moment où les débats sur les questions de genre et de sexualité défraient la chronique. *Elles ont choisi*, collectif d'articles dirigé par Stella Harrison, et *Homoanalysants* d'Hervé Castanet interrogent la question du désir et de la jouissance respectivement chez des femmes qui aiment les femmes et à partir de quelques cas d'hommes qui aiment les hommes - sans visée d'en tirer des conclusions catégorielles. Ces deux livres sont tout à la fois cliniques, théoriques, et politiques. Ils montrent à quel point les psychanalystes lacaniens ne s'en tiennent pas aux préjugés propres aux discours courants. Ils indiquent comment se noue la rencontre avec un psychanalyste au XXI^e siècle pour ceux qui se disent homosexuel-le-s. Bref, ils donnent à penser les modalités d'une clinique propre à notre époque.



L'Envers de Paris a donc souhaité réunir les deux auteurs de ces ouvrages pour une soirée exceptionnelle. Stella Harrison et Hervé Castanet éclaireront les raisons qui les ont poussés à dévoiler un bout de réel des cures entreprises par celles « qui ont choisi » et par ceux que H. Castanet nomme, avec Jacques-Alain Miller, les « homoanalysants ». S'il y a une clinique propre à notre époque, y a-t-il là, pour autant, une clinique spécifique ? Qu'apprend-elle sur le tranchant propre à la découverte de l'inconscient ? Quels changements s'y opèrent tant du côté de l'analyste que de l'analysant ? Lors d'une discussion avec Marie-Hélène Brousse, Flavia Hofstetter et Fabrice Bourlez, ils nous diront comment ces choix de vie ont partie liée avec l'orientation lacanienne quant à la question de la sexuation et en ce qu'elle vise toujours au plus près le désir car « c'est là que Freud rouvre à la mobilité d'où sortent les révolutions, le joint entre vérité et savoir »¹.

1. Lacan J., « Dialectique du désir et subversion du sujet », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 802.

**Jeudi 3 avril 2014 à 19h30, American University of Paris,
31, Avenue Bosquet, Paris 7^e
Réservation obligatoire auprès de flavia.hof@gmail.com**

L'Envers de Paris vous invite à une soirée-débat

HomosexualitéS

et psychanalyse au XXI^e siècle

Jeudi 3 Avril 2014 à 19h30

American University of Paris
31 Avenue Bosquet,
75007 Paris

Réservation obligatoire
flavia.hof@gmail.com

En présence de

Stella Harrison
Psychanalyste à Paris, Membre de l'École de la Cause freudienne,
directrice du livre *Elles ont choisi*, Editions Michèle, 2013

Hervé Castanet
Psychanalyste à Marseille, Membre de l'École de la Cause freudienne,
auteur du livre *Homoanalysants*, Navarin, 2014

Marie-Hélène Brousse
Psychanalyste à Paris, Membre de l'École de la Cause freudienne

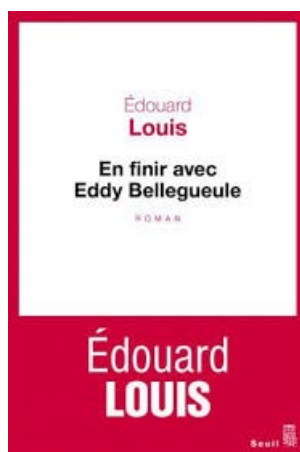
Moderation **Fabrice Bourlez**, professeur de philosophie à l'ENSAD de Reims
et **Flavia Hofstetter**, psychologue clinicienne

<http://l'enversdeparis.org/>

***En finir avec Eddy Bellegueule* ou le nom comme insulte**

par Frédérique Bouvet

Sorti en janvier, ce premier roman d'Édouard Louis, *En finir avec Eddy Bellegueule*,¹ est en tête des ventes. É. Louis, vingt-et-un an, étudiant en sociologie à Normale Sup, va de plateaux télévisés en rencontres dans les librairies pour parler de son livre dont il ne cache pas le caractère autobiographique. D'autres avant lui, comme Annie Ernaux² ou Lionel Duroy³, se sont heurtés au fait d'avoir écrit sur eux-mêmes et sur leurs proches sans en avoir perçu le côté fictionnel « dont le rapport à la vérité reste toujours problématique [...] une lecture de l'histoire d'un sujet, une interprétation de ce qui lui est arrivé »⁴. É. Louis, sans recours au semblant, n'a pas évité les polémiques⁵ dans son village en Picardie en écrivant sur lui, enfant, efféminé, homosexuel⁶. Si nous n'échappons pas à une analyse sociologique de l'auteur, comment expliquer le succès de ce livre ?



Il est le premier enfant du couple parental, né après une fausse couche – sa mère a déjà deux enfants d'une précédente union. Son père voulait une fille. Ce fait a toute son importance, alors qu'É. Louis pense être né comme cela. Dès qu'il a commencé à parler, sa voix aurait pris des intonations féminines⁷ et il aurait « des manières » qui attireraient le regard. C'est, semble-t-il, un point de certitude pour lui. Petit, il dérobaient les vêtements de sa sœur pour défiler mais était le seul spectateur. Il se trouvait alors beau. Passé ce qu'il nomme un moment d'euphorie, cet enfant se trouvait idiot, sali par les vêtements de fille, dégoûté de lui-même et même assommé par ce sursaut de folie qui l'avait conduit à se travestir⁸. Il n'aura alors de cesse de lutter contre sa position et de vouloir combattre son « anormalité ». Il modifie son corps, prend vingt kilos en un an, joue au foot. Il a une idée fixe : faire de son petit frère, Rudy, un hétérosexuel⁹ afin qu'il ne soit pas comme lui. Bref, il veut être « normal » et se défendre d'un réel¹⁰. Mais il n'est pas possible de changer de position sexuée par la méthode Coué !

Ce qui frappe en lisant la quatrième de couverture, c'est le rapport d'É. Louis avec l'Autre : « En vérité, l'insurrection contre ma classe sociale, son racisme, sa violence, ses habitudes n'a été que seconde. Car avant de m'insurger contre le monde de mon enfance, c'est le monde de mon enfance qui s'est insurgé contre moi. Très vite, j'ai été pour ma famille et les autres, une source de honte et de dégoût. Je n'ai pas eu d'autre choix que de prendre la fuite. »¹¹ Qu'est-ce à dire ?

Dans son cours du 29 novembre 1985, Jacques-Alain Miller pose la question de l'immigration *via* « l'Autre du dedans »¹². Pour un sujet, « ce pays étranger est son pays natal »¹³. Comment vont alors s'articuler l'Autre et son réel, tout en élaborant une structure d'extimité ? L'Autre n'est pas l'Un. Il est absurde de vouloir que l'Autre soit pareil à l'Un. La ségrégation, c'est ce qui est en question sous le nom du racisme, soit « la haine de l'Autre [...] la haine de la façon particulière dont l'Autre jouit »¹⁴. Et le livre d'É. Louis le démontre à travers des hommes, des femmes, des hétérosexuels, des homosexuels, des ouvriers, des RMIstes et des étrangers même si l'auteur indique qu'il a surtout vu ces derniers à la télévision durant son enfance. Il va commencer à s'extraire du discours parental sur « les Noirs et les Arabes » lorsqu'il rentre au lycée. Nous pouvons faire l'hypothèse que c'est la haine de l'Autre et son intolérance à sa jouissance qui est à l'origine du succès de ce livre contemporain.

Au collège, É. Louis a été l'objet d'humiliation, de moquerie, de coups et plus particulièrement de la part de deux garçons plus âgés. Jamais il ne s'en est plaint, s'arrangeant pour que personne ne le sache. Manquer l'école a constitué pendant longtemps sa récompense. Une rencontre avec une jeune fille citadine, Laura, placée en famille d'accueil dans un village voisin va lui permettre de se voir autrement. Il va sortir avec cette jeune fille à la réputation sulfureuse avec toujours le but « de devenir un garçon »¹⁵. Il est étonné d'éprouver du désir pour Laura mais cette dernière va le quitter pour un autre. Une autre tentative avec une fille plus âgée, amie de sa sœur, sera un échec.

Le théâtre et son entrée au lycée dans une ville éloignée de son domicile vont lui permettre de rencontrer des garçons différents qui ne se moquent pas de son nom de naissance : « C'est un drôle de prénom Eddy, c'est un diminutif, non ? Ton vrai prénom, c'est pas Édouard ? Bellegueule, c'est quelque chose de s'appeler Bellegueule, les gens ne se moquent pas trop [...] c'est énorme comme nom »¹⁶. Ce jeune homme va garder ce prénom Édouard issu d'un nouveau discours et qui va lui servir de point d'appui, d'idéal. Son nom du père, il le rejette. Exit Eddy Bellegueule, une insulte réelle qui vise son être.

1. Louis É., *En finir avec Eddy Bellegueule*, Paris, Seuil, janvier 2014.

2. Ernaux A., *Les armoires vides*, Paris, Gallimard, 1974.

3. Duroy L., *Colères*, Paris, Éditions Julliard, 2011.

4. Stevens A., « Un enfant a-t-il une biographie ? », *Le savoir de l'enfant*, Paris, Navarin, Collection de la petite Girafe, n°2, p. 182-183.

5. Cf. *Le Nouvel Observateur* du 06 mars 2014.

6. Cf. Entretien avec É. Louis pour la librairie Mollat, <https://www.youtube.com/watch?v=RsjzxnDpCLA>

7. Louis É., *op. cit.*, p. 27.

8. *Ibid.*, p. 29.

9. *Ibid.*, p. 52.

10. Chiriaco S., *Amour et haine de la norme*, <http://www.radiolacan.com/fr/topic/73/4>

11. Louis É., *op. cit.*

12. Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Extimité » [1985-1986], enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université de Paris VIII, cours du 29 novembre 1985, inédit.

13. *Ibid.*

14. *Ibid.*

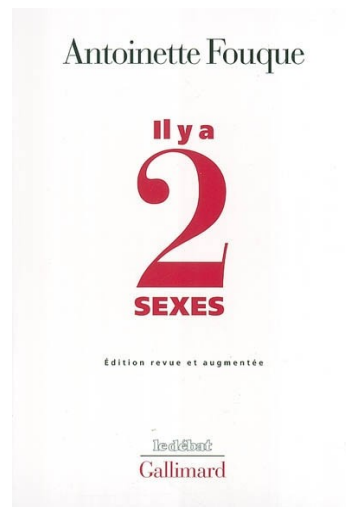
15. Louis É., *op. cit.*, p. 167.

16. *Ibid.*, p. 217.



Il y a 2 sexes, à propos d'Antoinette Fouque

par Romain Lardjane



Le récent décès d'Antoinette Fouque, co-fondatrice du Mouvement de Libération des Femmes en 1968 et psychanalyste passée sur le divan de Lacan, nous donne l'occasion de faire un point sur sa position inédite dans le débat contemporain avec les études de genre.



Elle est une des rares féministes à avoir critiqué les études de genre - inspirées par Simone de Beauvoir, et théorisé, entre autres, par Judith Butler -, champ de recherche pluridisciplinaire visant à promouvoir le genre comme une construction sociale, comme *un semblant*.

Comme l'indique le titre de son livre *Il y a 2 sexes*, elle se range du côté des féministes différentialistes en écrivant que l'on naît « garçon ou fille »¹, ce qui ne l'empêche pas de dénoncer « la guerre unilatérale et sans merci contre les femmes, esclavagisées tant par une économie libidinale phallocentrée (échangiste et libertine) que par une économie politique capitaliste (libre échangiste et ultralibérale) »².

Mais l'originalité de sa position consiste à situer « la fameuse petite différence »³ entre les sexes non pas au niveau de la présence ou de l'absence d'un pénis mais bien dans la possibilité donnée aux femmes d'entrer en gestation.

Elle a acquis cette certitude du fait de son expérience de grossesse, expérience qui s'ancre dans la « chair » : « Je suis née fille et re-née femme d'avoir enfanté une fille, assumant ainsi, malgré l'oppression de toutes les institutions symboliques (renforcées par le dictat d'un certain féminisme), le destin psychophysiologique de mon sexe »⁴.

Procréer est la solution qui lui permet de se ranger du côté femme. Elle n'accepte ce destin anatomique qu'à condition que cet *être femme* se caractérise par *un plus* par rapport à l'homme.

Elle extrapole cette pro-*création* propre à la femme pour promouvoir la libido *créatrice* propre aux femmes, contre-pied évident de la libido masculine freudienne, et qui n'est pas sans rappeler le *pas-tout* phallique de la jouissance féminine lacanienne.

Elle refuse le phallogentrisme pour mettre en avant un gynocentrisme. Cependant, en voulant prendre l'envers d'un monisme phallique, elle fait une révolution, c'est-à-dire qu'elle revient au même point, si l'on en croit l'équation freudienne enfant=phallus.



Ainsi, elle reste engagée dans une position hystérique qui ne manque pas de « stabilité »⁵. Elle tente toute sa vie de répondre à la question hystérique : *Qu'est-ce qu'une femme ?*⁶ Seulement, elle tente de symboliser l'essence de la position féminine à l'aide de la procréation, qui, selon Lacan, échappe aussi « à la trame symbolique »⁷!

Antoinette Fouque tend donc à faire consister La femme par la grossesse ce qui la conduit, par ailleurs, à élever la gestation à un idéalisme sans borne, modèle de l'hospitalité psychique, modèle du don sans dette, prototype d'un altruisme radical. Du coup, elle est amenée à se prononcer pour la Gestation Pour Autrui, aboutissement logique de son système de pensée.

Elle se fait l'experte du féminin en s'autoproclamant « féminologue » et récuse le courant féministe qui fait de la femme un homme comme les autres, jetant ainsi la femme avec l'eau du bain.

Cette femme a, toute sa vie, tenté de marier la psychanalyse avec le féminisme et a montré à sa façon qu'il y a du *réel dans le genre*.

1. Fouque A., *Il y a 2 sexes*. Paris, Gallimard Le débat, réédition 2004, p. 55

2. *Ibid.*, quatrième de couverture.

3. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XIX, *...ou pire*, « La petite différence », Paris, Seuil, 2011, p. 13

4. Fouque. A., *op. cit.*, p.57

5. Lacan J., *Le Séminaire*, livre III, *Les Psychoses*, « La question hystérique (II) », Paris, Seuil, 1981, p. 201

6. *Ibid.*, p. 200

7. *Ibid.*, p. 202





LU CE JOUR

par Jam

19 mars

Beebe and the baby

Sur une conférence du Dr. Beatrice Beebe, psychanalyste et chercheur : « *Through the use of split-screen images that show the second-by-second interaction between first-time mothers and their 4-month-old infants, we are brought into their emotional world in a visceral way.*

We can observe closely the faces, verbal rhythms and body language of both mother and baby, and see clearly that babies are capable of social interaction from birth. Further, we sense the exquisite attunement that some mothers exhibit, and how the pair exults in mutual enjoyment of learning about each other. We see them matching each other's movements, sounds and facial expressions. When things are going well, mother and baby are engaged in a beautiful dance of mutual enjoyment. At this point in the presentation, those of us in the audience are murmuring, "Ah-h-h."

But then, we are shown another mother and baby. As we go through the second-by-second images, a different, excruciating dynamic emerges. We sense the baby's slight distress. We see the mother ignoring it. Instead of reading the baby's signals (which are obvious in the freeze-frames), the mother tries to get her baby to smile.

Why? The mother, in her insecurity, Dr. Beebe argues, needs for the baby to smile. Perhaps this will make her feel like a good mother. She begins an elaborate series of moves, none of which are attuned to her child. She continues to smile, but without knowing it, is almost snarling. She tweaks the baby's nose, she moves her head very close to her child. The baby tries to move away, feels the material of his clothing in an attempt to self-soothe, moves his head to the side and eventually arches his back. However, the mother is oblivious to his distress. Unlike with the images of the first mother, this time we in the audience can barely sit still in our chairs, so intense is our identification with this infant that we feel his discomfort.

*And so, Dr. Beebe says, begins a lifetime for this child of feeling unseen, unheard and unknown. Dr. Beebe posits that he could develop what is known as "disorganized attachment," exhibiting simultaneous approach/ avoidance behavior. He is in conflict. He needs his mother, but is afraid of her. » Article de Helen Davey dans le *Huffington Post*, éd. US.*

20 mars

Freud y Francisco

Le pape : « *No me gustan las interpretaciones ideológicas, una cierta mitología del papa Francisco. Cuando se dice, por ejemplo, que salgo de noche del Vaticano para ir a darles de comer a los mendigos de Via Ottaviano... Jamás se me ocurriría. Sigmund Freud decía, si no me equivoco, que en toda idealización hay una agresión.* » Interview du *Corriere della Sera*, repris par *La Nacion*, de Buenos Aires (communiqué par G. Brodsky).

Lacancan

Le Canard enchaîné : « (...) Lacan à New York en 1973. Il veut visiter le Metropolitan Museum, qui est fermé. A l'époque, son nom n'est pas encore très connu, alors ses amis le font passer pour Jean-Paul Sartre ! L'accueil est fastueux, Lacan se rengorge, ne connaissant pas le subterfuge (...) » Article d'A. Rolin sur un livre de P. Roegiers (communiqué par Fr. Donovan). [En effet, Lacan était là-bas en 1973, et son nom était peu connu aux États-Unis. Vouloir se faire ouvrir le Met le jour de la fermeture serait bien dans sa manière. En revanche, qu'un administrateur assez cultivé pour connaître le nom de Sartre ait ignoré la physionomie de celui-ci, est-ce vraisemblable ? On a dû introduire Lacan en le comparant à Sartre. Un "accueil fastueux" ? On l'a sans doute fait guider. Qui « se rengorge » ? N'est-ce pas plutôt le colporteur de l'anecdote ? Et que dire de ces "amis" de Lacan, qui se vantent de tromper et de ridiculiser tout le monde ? Pan sur le bec !]

21 mars

Transfert de travail

La mère d'Inès de la Fressange : « Pour payer ses séances chez Lacan, la belle Argentine défilera pour Guy Laroche. » *Les Echos* (ci-dessus : Inès de la Fressange).

Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE 7 JOURS SUR 7 L'OPINION ÉCLAIRÉE

▪ comité de direction

présidente **eve miller-rose** eve.navarin@gmail.com

rédaction **catherine lazarus-matet** clazarusm@wanadoo.fr

conseiller **jacques-alain miller**

▪ rédaction

coordination **catherine lazarus-matet** clazarusm@wanadoo.fr

comité de lecture **pierre-gilles gueguen**, **catherine lazarus-matet**, **jacques-alain miller**,

eve miller-rose, **eric zuliani**

édition **cécile favreau**, **luc garcia**, **bertrand lahutte**

▪ équipe

▪ pour l'institut psychanalytique de l'enfant **daniel roy**, **judith miller**

▪ pour babel

-Lacan Quotidien en argentine et sudamérique de langue espagnole **graciela brodsky**

-Lacan Quotidien au brésil **angelina harari**

-Lacan Quotidien en espagne **miquel bassols**

-pour Latigo, **Dalila Arpin** et **Raquel Cors**

-pour Caravanserail, Fouzia Liget
-pour Abrasivo, Jorge Forbes et Jacques-Alain Miller

diffusion [éric zuliani](#)

▪designers [viktor&william francoizel vwfbz@gmail.com](#)
▪technique [mark francoizel & olivier ripoll](#)
▪médiateur [patachón valdès patachon.valdes@gmail.com](#)

▪ [suivre Lacan Quotidien :](#)

▪[ecf-messenger@yahoogroupes.fr](#) ▫ liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf ▫ responsable : éric zuliani

▪[pipolnews@europsychoanalysis.eu](#) ▫ liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse

▫ responsable : gil caroz

▪[amp-uqbar@elistas.net](#) ▫ liste de diffusion de l'association mondiale de psychanalyse ▫ responsable : oscar ventura

▪[secretary@amp-nls.org](#) ▫ liste de diffusion de la new lacanian school of psychanalysis ▫ responsables : anne lisy et natalie wülfing

▪[EBP-Veredas@yahoogrupos.com.br](#) ▫ uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e promovida pela AMP em sintonia com a escola brasileira de psicanálise ▫ moderator : patricia badari ▫ traduction lacan quotidien au brésil : maria do carmo dias batista

POUR ACCEDER AU SITE [LACANQUOTIDIEN.FR](#) [CLIQUEZ ICI.](#)

• *À l'attention des auteurs*

Les propositions de textes pour une publication dans Lacan Quotidien sont à adresser par mail (catherine lazarus-matet [clazarusm@wanadoo.fr](#)) ou directement sur le site [lacanquotidien.fr](#) en cliquant sur "proposez un article",

Sous fichier Word ▫ Police : Calibri ▫ Taille des caractères : 12 ▫ Interligne : 1,15 ▫

Paragraphe : Justifié ▫ Notes : à la fin du texte, police 10 •

• *À l'attention des auteurs & éditeurs*

Pour la rubrique Critique de Livres, veuillez adresser vos ouvrages, à NAVARIN ÉDITEUR, la Rédaction de Lacan Quotidien – 1 rue Huysmans 75006 Paris. •